

— Mais... pour l'indemnité... pour la perte...

Elle se mit à rire.

— La perte ? Puisque ce ne sera rien. Vous avez bien entendu.

— Mais votre robe, votre toilette.

Elle rit plus fort.

— Oh ! ma toilette, elle en a bien vu d'autres. Je n'étais pas habillée justement. Nous avons travaillé toute la journée.

Il fit un geste de surprise.

— Travailler ?... Vous êtes ouvrière ?

— Fleuriste... un peu plus loin, de l'autre côté de la rue.

Il eut un regard suppliant.

— Oh ! permettez-moi...

— Quoi ?...

— D'aller prendre de vos nouvelles, de vous faire accepter...

— Vous auriez tort de refuser, mademoiselle dit le pharmacien qui passait... Monsieur vous doit un dédommagement après tout. Vous serez peut-être obligée de prendre quelques jours de repos.

Elle secoua la tête.

— Du repos en ce moment, la veille du Grand-Prix ?

— Il le faudra peut-être... Nous verrons ça demain. En attendant il faut rentrer et vous coucher... Nous ne serons tout à fait fixés que demain.

— D'ailleurs, dit un des agents, qui s'était approché, il est nécessaire que mademoiselle donne son nom, pour le rapport...

— Quel rapport ?

— Nous sommes obligés de faire un rapport... ça s'est passé sur la voie publique..

Le sergent de ville avait sorti un carnet de sa poche et se préparait à écrire.

— Berthe, dit la jeune fille.

— Berthe ? demanda l'agent... Berthe tout court ?

— Berthe tout court, 362, rue Saint-Honoré.

L'Anglais prit vivement son chapeau et sortit.

Quand, une heure après, la jeune fille rentra chez elle, amenée dans un fiacre, elle poussa des cris de stupéfaction.

Sa modeste chambre, située au cinquième, était ornée comme la devanture d'une fleuriste.

Il y avait de la verdure et des fleurs partout.

— Une jeune camarade de son magasin, qui l'avait accompagnée, levait les bras, extasiée.

Berthe appela la concierge et lui demanda des renseignements.

Elle ne put rien apprendre.

C'était un monsieur. Il n'avait rien dit. Il avait seulement remis cette lettre.

Elle indiqua une enveloppe sur la cheminée.

La jeune fille l'ouvrit fébrilement.

Il s'en échappa deux billets de banque, deux billets de mille francs.

Sur une carte que les billets entouraient, elle lut :

"Thomas Moore... comme faible dédommagement à la frayeur qu'il vous a causée."

Elle repoussa la carte et les billets.

— Mais je ne veux pas de cet argent, murmura-t-elle... Il faut le rendre à ce monsieur.

— Il n'a pas laissé son adresse, fit la concierge.

— C'est le monsieur qui a failli t'écraser ? demanda Lucie, l'ami de Berthe.

— Oui.

— Il te doit bien ça !...

— Sûrement, dit à son tour la portière... Puis c'est un monsieur sans doute qui en a d'autres... ça se voit... Mademoiselle serait bien godiche...

— Je ne toucherai pas à cet argent, déclara Berthe.

Les deux femmes levèrent les bras au ciel interloquées.

Le pharmacien avait recommandé de faire coucher Berthe.

La concierge prépara la couverture.

Son amie l'aida à se déshabiller.

On avait enlevé les fleurs, dont l'odeur était enivrante.

La jeune fille resta trois jours au lit.

Quand elle descendit pour la première fois, elle apprit par la concierge que le monsieur aux fleurs était venu trois fois par jour demander de ses nouvelles.

— Il fallait lui rendre son argent, dit Berthe.

La portière se récria.

Elle n'aurait jamais osé... Un homme si bien, si comme il faut... riche comme Crésus, sans doute. Il lui avait donné cent francs pour son dérangement... cent francs comme rien du tout, comme un autre aurait donné cent sous... Il devait être au moins millionnaire... Il ne fallait pas le froisser... C'était un jeune homme très doux, incapable de manquer à une jeune fille.

Berthe était devenue subitement très inquiète.

Cette poursuite de l'étranger cachait des desseins qu'elle redoutait.

Elle aussi, elle l'avait trouvé très bien.

Elle n'avait pu s'en défendre ; pendant les heures solitaires qu'elle avait passées, elle avait pensé à lui. Sa figure avait voltigé autour de son oreiller, dans ses rideaux.

Parbleu ! elle le savait bien qu'il était très comme il faut ; qu'il paraissait très riche, et c'est là ce qui l'effrayait...

Pouvait-elle compromettre son avenir ?

Où cela la mènerait-il ?

C'était un étranger, qui quitterait Paris demain...

Pourquoi songer à lui ?

Berthe avait perdu sa mère très jeune, mais elle avait été élevée par sa tante dans des sentiments très honnêtes.

La brave femme l'avait mise en garde dès son jeune âge contre les séductions des hommes.

Elle s'était bien promis de se défendre énergiquement et de n'aimer jamais qu'un homme de sa condition, qu'elle pourrait épouser.

Et voilà qu'elle se sentait prise d'une affection soudaine pour cet étranger.

Ce n'était pas son corps qu'il avait blessé, mais son cœur.

Elle restait rêveuse, n'osant plus interroger la concierge, tremblant à chaque instant de voir le jeune homme surgir tout à coup devant elle.

Si elle l'apercevait, elle le sentait, elle ne serait pas maîtresse de ses impressions... son trouble la trahirait.

Elle se hâta de s'éloigner.

— S'il revient, dit-elle à la concierge, vous lui direz que je suis tout à fait guérie et que je n'ai plus besoin qu'il s'inquiète de moi... Vous lui direz aussi que je le remercie beaucoup de ses fleurs et de son argent, mais que je donnerai les billets aux pauvres s'il ne veut pas les reprendre.

La portière haussa les épaules d'un air indigné.

— En voilà une commission ! Si vous croyez que je vais la faire...

— Je la ferai donc moi-même, répondit la jeune fille. Je vais vous laisser un mot pour lui.

Elle se disposait à remonter chez elle, quand elle poussa un cri d'effroi.

Thomas Moore était devant elle...

III

Le jeune homme était pâle, ému comme le jour de l'accident.

Il ôta vivement son chapeau et salua profondément la jeune fille.

— J'ai tout entendu, dit-il.